

Eléments de réflexion pour un projet communiste¹

Le Communisme, c'est :

Quand les usines tourneront toutes seule (F.E.) ;

quand le travail sera devenu le premier besoin social des hommes (K.M.).

Quand les usines tourneront toutes seules

Le capitalisme est pris dans une contradiction majeure, celle de la valorisation maximale et dans le minimum de temps du capital. C'est ce qui en fait la formation économique et sociale la plus à même de développer rapidement et à un niveau auparavant inimaginable, les forces productives matérielles de l'humanité. Le capitalisme crée des forces productives matérielles de plus en plus puissantes, démultipliant le travail humain. La productivité humaine *per capita* s'en trouve multipliée d'autant, mais, là où la contradiction se dessine, c'est que si une machine produit la même chose que dix hommes et n'est conduite que par un, l'exploitation de dix hommes rapporte plus au capitaliste que celle de la dite machine². Par contre, si les dix hommes en question conduisent dix telles machines, alors la production est multipliée par cent, la plus-value aussi, à la condition expresse toutefois, que le cycle marchand s'accomplisse. D'où accumulation de capital par deux aspects. Le premier, le capital mort dans les machines, capital qui ne *produit pas de valeur*, qui tout juste en transfère et s'use, perdant de la valeur, le second, capital stocké dans les produits en stock, valeur stockée mais non réalisée, virtuelle.

C'est là le mécanisme de *la baisse tendancielle du taux de profit*. Ça signifie que le *ratio* (profit)/(capital engagé pour produire) tend à se dégrader, à diminuer. Et c'est ce qui, dans une certaine mesure, donne son dynamisme au capitalisme au niveau des forces productives et qui exprime dans le même mouvement une contradiction fondamentale du mode de production et d'échanges capitaliste. Pour agir sur ce *ratio*, on ne peut qu'augmenter le numérateur (profit), baisser la valeur du dénominateur (capital engagé pour produire) ou faire les deux. C'est bien ce que

¹ Ce texte est le résultat de discussions suivies avec Jean Pierre Kahane et Francis Velain.

² On a pu voir ainsi sur FR3 un reportage dans les usines Dacia en Roumanie où le commentateur vantait le fait que là au moins il y a des hommes qui travaillent. En effet, les revendications ouvrières y étant quasi inexistantes, l'exploitation y est plus forte, le capital n'a pas intérêt à automatiser. Mais ça ce n'était pas dit par le commentateur !

fait le capitalisme, il agit sur le dénominateur par la course à la technologie, il agit sur le numérateur par différentes voies, élimination de concurrents, grande distribution, organisation de la distribution...

Pour ce qui concerne le dénominateur de la fraction ci-dessus, c'est-à-dire la course à la technologie, K.M. explique le mécanisme de la plus value relative :

« Je nomme plus-value absolue la plus-value produite par la simple prolongation de la journée de travail, et plus-value relative la plus-value qui provient au contraire de l'abréviation du temps de travail nécessaire et du changement correspondant dans la grandeur relative des deux parties dont se compose la journée. » Pour ce faire, il a expliqué auparavant le rôle que doivent jouer technologie et technique (y compris l'organisation) *« Par augmentation de la force productive ou de la productivité du travail, nous entendons en général un changement dans ses procédés, abrégant le temps socialement nécessaire à la production d'une marchandise, de telle sorte qu'une quantité moindre de travail acquiert la force de produire plus de valeurs d'usage»*³

Ce qui est visé par la course à la technologie c'est cette *plus-value relative* à deux niveaux. En nous inspirant de l'exemple du Capital (L1, Ch XII), considérons une journée de travail de douze heures. Le prolétaire travaille dix heures sur ces douze pour « rembourser » le capitaliste du salaire versé, et travaille deux heures gratuitement, c'est le sur travail. Si durant les douze heures de travail, il a généré douze unités monétaires, le prolétaire en reçoit dix et en donne, à son corps défendant, deux au capitaliste⁴. L'augmentation de la force productive va faire qu'au lieu de dix heures pour générer les dix unités monétaires de son salaire, cinq heures suffiront. Cela signifie en clair que la productivité est multipliée par deux. Mais si tel est le cas, alors pendant les douze heures de travail, le prolétaire aura généré vingt-quatre unités monétaires, et la plus value du capitaliste sera donc égale à vingt-quatre moins cinq, c'est-à-dire alors dix neuf unités⁵. Au lieu de raisonner en termes de

³ Le Capital livre 1, 4^{ème} section, ch. XII.

⁴ Ceci est dû au fait que le capitaliste a acheté douze heures de *la force de travail* du prolétaire et non douze heures de son travail. Là réside le mécanisme de l'exploitation capitaliste.

⁵ Marx nuance quelque peu cette analyse en introduisant aussi le « prix » de cette augmentation de productivité: (...)

Or, valeur d'un article veut dire, non sa valeur individuelle, mais sa valeur sociale, et celle-ci est déterminée par le temps de travail qu'il coûte, non dans un cas particulier, mais en moyenne. Si le capitaliste qui emploie la nouvelle méthode, vend la pièce à sa valeur sociale de un shilling, il la vend trois pence au-dessus de sa valeur individuelle, et réalise ainsi une plus-value extra de trois pence. D'autre part, la journée de douze heures lui rend deux fois plus de produits qu'auparavant. Pour les vendre, il a donc besoin d'un double débit ou d'un marché deux fois plus

journées de travail, on peut aussi raisonner sur l'ensemble d'une vie de travail, le raisonnement est le même, les constantes de temps changent, mais les proportions aussi⁶. On est maintenant arrivé à une situation particulière qui d'ailleurs pose question quant à la capacité du capitalisme à augmenter la plus-value relative. Il cherche aussi à augmenter la plus-value absolue en remettant en cause la durée de la semaine de travail. Alors que celle-ci a eu une tendance lourde à diminuer durant un siècle⁷, le capitalisme essaie d'augmenter par tous les bouts, la durée du temps d'exploitation, à la fois en remettant en cause la durée hebdomadaire du temps de travail contraint, mais aussi en reculant l'âge du départ à la retraite.

Un autre facteur, caché par les capitalistes, joue sur le dynamisme technologique du capital, les revendications ouvrières. En effet, plus le capitaliste est contraint à payer ses travailleurs, ou à diminuer le temps de travail, plus il a intérêt à augmenter leur productivité (et éventuellement à diminuer leur nombre) et donc à investir dans la technologie pour moderniser son outil de production.

La course à la technique et la technologie et à l'innovation, induite par la concurrence est une spoliation de l'humanité dans son ensemble. En effet, on n'invente rien *ex nihilo*, toute invention ou découverte n'est que l'aboutissement (provisoire) d'un long processus d'élaboration qui porte sur des milliers d'années, c'est tout au plus un phénomène d'émergence. Il en est de même d'ailleurs pour l'activité scientifique. Lorsque le capitaliste utilise une technique ou une technologie en la privatisant, se l'appropriant par le brevet par exemple, il s'approprie du même mouvement le travail qui a conduit à l'état de la technique ou de la technologie qui a permis l'émergence de cette nouvelle technique ou technologie. Pire encore lorsque ledit

étendu. Toutes circonstances restant les mêmes, ses marchandises ne peuvent conquérir une plus large place dans le marché qu'en contractant leurs prix. Aussi les vendra-t-il au-dessus de leur valeur individuelle, mais au-dessous de leur valeur sociale, soit à dix pence la pièce. Il réalisera ainsi une plus-value extra de un penny par pièce. Il attrape ce bénéfice, que sa marchandise appartienne ou non au cercle des moyens de subsistance nécessaires qui déterminent la valeur de la force de travail. On voit donc qu'indépendamment de cette circonstance chaque capitaliste est poussé par son intérêt à augmenter la productivité du travail pour faire baisser le prix des marchandises. (...).

⁶ Ce qui pose en d'autres termes (au 10 Oct. 2010) le problème du financement par répartition des retraites...

⁷ On est en droit de penser ici que le rapport de forces capital-travail n'y était pas pour rien, en particulier, l'existence d'états socialistes à l'est de l'Europe « *L'armée rouge n'est qu'à deux étapes du tour de France de Paris* » Charles De Gaulle. Le programme du CNR qui est à l'origine du contrat social français et actuellement remis en cause, est dû aussi, pour l'essentiel, au très fort poids du Parti Communiste Français à la libération suite à son rôle décisif dans la résistance.

capitaliste s'approprié des brevets pour NE PAS s'en servir ni que des concurrents le puissent⁸.

Mais cette course à la technologie, est mortifère aussi pour le capitalisme. En effet, si « *le travail vivant produit de la valeur* ⁹ » alors en remplaçant le travail vivant par des machines, le capitalisme se nie en tant que tel, en tant qu'extracteur de plus-value. On entrevoit le moment où la production des objets matériels (palpables) répondant aux besoins nécessaires à la vie, peut-être quasi automatique, le temps de travail contraint pour assurer ce fonctionnement devenant très faible, quasi nul à l'échelle de la société. Ces produits, n'ayant alors plus de valeur d'échange, ou très faible, ne sont alors plus des marchandises susceptibles de générer du profit¹⁰. Ainsi le capitalisme non seulement se nie au niveau de son rapport social, excluant l'humain du facteur productif de plus-value, mais en plus, il crée les outils permettant de mettre en place un nouveau rapport social non basé sur l'exploitation du travail humain.

La propriété foncière, celle des matières premières, c'est le vol

Comme le fait remarquer K.M. dans «*Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*», le travail n'est pas seul source de richesse, dame nature y pourvoit aussi. C'est d'ailleurs pour une bonne partie l'enjeu de ce que certains ont appelé « développement durable ». Le pétrole hier et aujourd'hui que nous brûlons et qui aurait été nécessaire à nos petits et arrière petits enfants pour leur industrie chimique, l'uranium et plus généralement l'industrie nucléaire menée de façon inconséquente, l'eau demain, la terre, les ressources naturelles

⁸ Ou aussi, l'abandon de technologies très rationnelles en termes d'intérêt public, mais qui empêchent la génération de profits par quelques uns. Il en a été ainsi pour le pétrole. On a arraché des lignes de chemin de fer dans toutes les régions de France pour que les gens achètent des automobiles, on a fait tomber en désuétude les moteurs à air chaud (moteur type Stirling) parce qu'il ne consomme d'autre énergie que celle du soleil... Qu'on pense aussi à l'énergie gaspillée et aux forces stérilisées pour établir les brevets...

⁹ C'est pourquoi se développe une pseudo théorie, bataille idéologique oblige, niant que le travail humain crée de la valeur. Bien sûr comme le fait remarquer K.M. dans *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, la nature aussi est source de richesse, mais c'est, pour l'essentiel, de la valeur d'usage qui ne devient alors valeur d'échange que par un mécanisme de spoliation pure et simple.

¹⁰ En système capitaliste, cela entraîne une situation totalement irrationnelle au plan économique. Le prix de ces marchandises n'a alors plus rien à voir avec leur valeur, si bien que finit par être en circulation une masse monétaire qui ne trouve pas de contre-partie au plan des marchandises, cela est encore plus vrai pour les marchandises non palpables tels les logiciels, les enregistrements musicaux ou autres. C'est ce qui génère les crises, car il faut bien qu'à un moment ou un autre, il y ait ajustement.

en général¹¹, la mer dont les ressources halieutiques sont en régression importante, l'air qui se charge de plus en plus des miasmes induits par la production parasitaire sont des richesses dont on peut s'emparer au point de les convertir en produits financiers ; c'est une roue de secours pour le capitalisme, en même temps que l'assurance d'aller à l'abîme en l'utilisant. Il s'agit là purement et simplement de l'épuisement des ressources naturelles, de leur stérilisation, mais toutes ne sont pas au même plan.

Aller chercher le charbon, l'uranium ou le pétrole, c'est une chose, il y faut du temps de travail, beaucoup, c'est ce qui donne la valeur. Pour l'air et l'eau c'est différent, c'est de la captation pure et simple, une spoliation éhontée.

Nous assistons à l'émergence de nouvelles forces productives matérielles dont les conséquences sur l'organisation de notre société seront décisives pour notre avenir, et engagent celui de nos enfants et petits-enfants. La prégnance de notre action sur la nature est telle aujourd'hui que pour la première fois dans son histoire, une société en est à poser des problèmes qui engagent l'avenir pour les centaines de générations à venir.

L'avenir dépend de la façon dont nous gérerons cette situation:

- Soit une société basée sur la propriété privée des moyens d'action sur la nature et la société. Alors le critère essentiel en est quoi qu'on fasse ou dise, le profit immédiat pour les individus ou groupes d'individus propriétaires des moyens de production et d'action ; c'est le capitalisme.

- Soit une société dont l'objectif majeur est l'intérêt de la communauté humaine et sa pérennisation, c'est, par étymologie, le communisme.

Telle est la mesure de l'enjeu. Dans ce contexte, c'est l'activité scientifique dans son ensemble qui devient la force productive matérielle essentielle.

C'est là l'objectivation forte du communisme en tant qu'il signifie intérêt commun.

Quand le *travail* sera devenu le premier besoin social de l'homme

Dans cette citation de K. Marx¹², il convient là de bien comprendre qu'il s'agit d'une conception subvertie du mot « travail » au sens ou aujourd'hui on l'entend. D'ailleurs, peut-être faut-il employer un autre mot. Activité ou autre... ?

¹¹ Sans vouloir traiter ici ce problème, on est là, confrontés au problème du coût des dites matières premières non renouvelables. Comment nos petits enfants, et à quel prix, vont-ils pallier ce manque ? Comment estimer ces coûts ?

¹² In L'idéologie Allemande.

Il y a du reste un phénomène qui illustre bien cet aspect de travail « premier besoin social de l'homme », c'est tout le travail *gratuit* qui existe dans nos sociétés. Tant le travail des retraités qui, pour l'essentiel échappe à la circulation marchande au grand dam du capital, que celui des associations¹³.

Le travail au sens où nous le connaissons n'a pas toujours existé, le mot nous vient d'un instrument de torture romain, le *tripalium*, (trois pieux¹⁴ !) qu'on retrouvait autrefois comme instrument de contention pour le vêlement des bovins et autres dans nos campagnes. Lorsqu'une jument ou une vache s'apprête à mettre bas, ne dit-on pas qu'elle est *en travail* ?

Le but de la production capitaliste est le profit, pas la satisfaction des besoins, c'est fondamental. La course aux profits ne connaît pas de limite. Il n'en est pas de même de la satisfaction des besoins. A courir après toujours plus de profits dans un monde fini, on en atteint un jour ou l'autre les limites. Bien sûr pour vendre un produit et donc le faire entrer dans le cycle de la marchandise, il faut qu'il ait une valeur d'usage, c'est ce qui va lui donner la capacité d'être échangé. La valeur d'échange est déterminée par celle d'usage. Cela signifie qu'il doit répondre à un besoin dont la satisfaction est précisément l'usage de la marchandise considérée. Mais comme le but est de faire du profit et non la satisfaction des besoins, le capitalisme crée des besoins pour vendre les marchandises qu'il sait produire¹⁵. La grande distribution appelant la grande production, il lui faut les ressources en matières premières et en énergie correspondantes¹⁶, d'où aussi l'aspect gaspillage massif de ce mode de production et son impact sur l'écosystème.

Dans la phase financière du capitalisme dans laquelle nous sommes en 2010, on a une illustration caricaturale de cette situation. Ce qui est vrai pour le capital productif l'est plus encore pour sa traduction financière, et ce d'autant plus qu'une bonne partie du capital financier est fictif. L'infinitude des profits,

¹³ Du reste, le recul de l'âge de départ à la retraite, la législation sur les mutuelles transformées en entreprises comme les autres, la reprise en main des ONG, la modification de la législation fiscale des associations en l'alignant sur celle des entreprises, sont une illustration de cette volonté de récupérer toute activité qui se trouve hors du champ marchand.

¹⁴ Deux en croix, un vertical passant par le centre de la croix.

¹⁵ Pas nécessairement celles dont on a besoin, et même, assez souvent des marchandises nocives tant pour les individus que socialement.

¹⁶ On peut objecter ici, que le capitalisme en se développant a rationalisé la production au point que la dépense énergétique et de matière première par unité produite est en constante régression. C'est vrai, mais le nombre d'unités produites étant lui en croissance très forte, *in fine* on est dans une situation de gaspillage, et même de pillage des ressources énergétiques, et plus généralement des ressources naturelles.

la voracité sans limite de ceux-ci, est ici telle qu'elle n'a AUCUNE contre-partie matérielle, elle est totalement virtuelle et comme telle génère une crise majeure bien réelle.

Un mode de production et d'échanges basé sur la réponse aux besoins serait nécessairement une société économe en ressources naturelles. Ce qui alors est intéressant c'est le résultat de la production en tant qu'elle répond aux besoins individuels et sociaux et non la production pour elle-même. L'économie de ressources¹⁷ étant un de ces besoins, majeur s'il en est car lié à la pérennisation de l'espèce, du moins à l'échelle de l'espèce humaine, ce que le capitalisme, fut-il vert¹⁸, ne peut intégrer. La question qui reste en suspend c'est de savoir comment s'expriment ces besoins. Les sociétés pré-capitalistes y répondaient par le marché originel, à savoir la mise en présence du producteur et du consommateur potentiel. La société capitaliste a totalement perverti ce type de marché dont il ne reste guère que quelques représentants sur les places des marchés de nos villages ou au cœur des villes, ou encore sur les marchés de ce qu'on appelle le tiers monde.

La production serait alors commandée par la demande, mais pas par une demande suscitée.

Le travail comme abstraction

« Dans le langage courant, on parle de travail intellectuel, de travail physique, de travail scientifique, artistique, etc... Les physiciens et les ingénieurs s'intéressent, quant à eux, au travail mécanique, c'est-à-dire au travail effectué par une force. Cette notion est en partie liée à la notion commune d'effort musculaire qu'il faut fournir pour déplacer le point d'application d'une force. »

Voici ce qu'on peut lire dans tout livre élémentaire de mécanique, $W = F \times d$, c'est-à-dire, *travail = force* que multiplie *déplacement*. Il en est du travail comme de beaucoup d'autres choses, il ne faut pas confondre le concept et les réalisations (avatars) du concept. Ainsi l'*automobile* est un concept, alors qu'il y a beaucoup d'automobiles différentes, et on est pourtant fondé à parler de l'*automobile* en tant que telle et en tant que fait social.

¹⁷ Et là on raisonne globalement et plus par unité de production.

¹⁸ Voir Le Monde Diplomatique Juillet 2010 « *Quand les technologies vertes poussent à la consommation* », article de Cédric Godart p. 20-21.

Le travail nécessite du temps pour être effectué, et de l'énergie. Dans la formule ci-dessus, le déplacement d se fait en un certain temps, et F nécessite une dépense d'énergie. C'est ce qui fonde chez Marx l'idée de mesurer la valeur d'une marchandise en temps de travail. En effet, le prolétaire au travail exerce bien sa force (fut-elle intellectuelle) durant un certain temps, celui qu'il a vendu au capitaliste. Mais le temps de travail du boucher-charcutier n'a pas grand chose à voir semble-t-il avec celui du fraiseur-outilleur ou de l'ingénieur de bureau d'étude.

L'autre aspect abstrait du travail considéré en tant que tel, est un aspect de nature statistique. On ne se pose pas la question du travail concret de telle ou telle personne, mais on parle du travail en général, d'où le concept de *temps de travail social moyen* qui fournit alors l'aune à laquelle se mesure tout travail. Mesurés en temps de travail social moyen, la seule chose qui différencie le travail du boucher-charcutier de celui du fraiseur outilleur ou de l'ingénieur de bureau d'étude, c'est le temps passé à la réalisation de la marchandise.

C'est ce double aspect abstrait du travail qui lui confère non seulement la propriété de créer la valeur, mais aussi de pouvoir parler de la valeur d'une marchandise en temps de travail (c'est-à-dire en temps de travail social moyen) pour la réaliser.

Le travail abstrait, cœur du rapport social du capital

Le capital ne s'intéresse exclusivement qu'à cet aspect abstrait du travail. Le marché capitaliste est indifférent à ce qu'est la marchandise ; poids, volume, esthétique, goûts et couleurs n'ont d'intérêt qu'en tant qu'ils permettent de vendre la marchandise. Le capitaliste ne s'intéresse qu'à la valeur de sa marchandise, c'est-à-dire *in fine* qu'à la quantité de travail abstrait qu'elle représente, c'est-à-dire encore au temps de travail social moyen qui a été nécessaire pour la produire.

Le travailleur, l'homme ou la femme qui sont les acteurs concrets, eux, de ce travail concret n'intéressent le capitaliste qu'en tant que producteurs de plus-value, le reste est laissé aux congrégations religieuses, à la social-démocratie, ou de façon plus moderne aux ONG et restos du coeur. Il faut assurer la paix sociale.

Le mode de production capitaliste, une société inhumaine

Cette abstraction du rapport est le noyau dur de la déshumanisation du capitalisme. Seul compte le travail abstrait, peu importe qui a fait ce travail, ni

où ni comment et peu importe que la réalisation dudit travail ait nécessité de ravager la nature, dégradé les ressources naturelles, aliéné ou mutilé des hommes, ou des enfants,¹⁹ seul le profit immédiat compte sous peine de disparaître au nom de la concurrence. De ce point de vue, l'argument écologique peut lui-même être source de profits et ... de dégradation accélérée des ressources naturelles²⁰.

Ce rapport à l'abstraction fait du système capitaliste un système de nature « mécaniste », les individus n'y comptent que comme unité de production et de consommation, la loi du marché, la fameuse main invisible, est souveraine et tout doit plier devant elle. C'est ce que signifie le terme de *réification* (ou encore *fétichisation*) de la marchandise²¹. Tout dans ce système est subordonné au rapport marchand *in abstracto* peu important les conséquences humaines²².

Le seul but du capital est le profit par la « valorisation du capital », ce qui signifie que chaque unité de capital doit rapporter de plus en plus²³. Il y a accumulation sans autre limite que celle de la capacité d'absorption par le marché, d'où les crises de sur-accumulation (et les guerres !).

Cette vision « localiste » a ses limites. Tant que l'activité des hommes sur la nature restait très locale, il n'y avait pas trop de problèmes, certains ont même pu penser qu'en optimisant localement, *individuellement*, on obtiendrait par addition un optimum global. Les mathématiciens savent que ce n'est vrai que dans des circonstances bien précises qui ne sont presque jamais réalisées au niveau global et qu'on ne peut développer ici.

Par contre, le développement impétueux des moyens d'action sur la nature, des forces productives en termes marxistes, fait que les plus importantes activités humaines ont maintenant des conséquences globales, à la fois

¹⁹ Voir, par exemple la production de chaussures de sport pour une marque mondialement connue, ou celle de ballons pour une coupe du monde ou des sportifs gagnent des millions d'euros à chaque coup de pied donné dans un de ces ballons fabriqués quatorze heures par jour par des enfants du tiers monde payés avec des lance-pierres.

²⁰ Le Monde Diplomatique Juillet 2010, déjà cité .

²¹ Le Capital, livre 1 chapitre 2.

²² Interrogé sur les conséquences humaines du libéralisme, Hayeck a pu dire, à propos des victimes « *Eh bien tant pis* » cité par Y. Quiniou *in* Le monde diplomatique Juillet 2010.

²³ Cette idée est basée sur la théorie marginaliste qui est à la base de toute la théorie économique du capitalisme, mais qui est basée elle même sur le théorème dit de *Bellmann* qui ne s'applique que dans des circonstances bien particulières qui ne sont pas réunies dans le cas présent. En effet, l'espace

individuellement, mais aussi à l'échelle de tout le mode de production. La modification du climat, la dispersion dans l'atmosphère et dans les océans, les fleuves ou les terres de molécules rares à l'état naturel, la modification des environnements électromagnétiques ... ne peuvent être séparés de l'activité productive humaine.

Il y a, de façon subliminale dans la pensée capitaliste, cette idée que les ressources naturelles sont infinies. En effet, la soif de profit est infinie, elle n'a pas de limite, ce qui suppose que ce qui est susceptible de produire les dits profits n'a pas non plus de limite, et donc les ressources qui y sont associées non plus. Ce qui donne un caractère gaspilleur intrinsèque à ce système. Or si la soif de profits est infinie, le monde dans lequel nous vivons est, lui, fini.

La puissance des hommes sur la nature est devenue telle qu'un petit groupe d'hommes, voire des individus peuvent mettre en cause la vie de millions d'autres, voire de l'humanité tout entière. C'est ce qui rend obsolète la propriété de ces moyens d'action, les forces productives.

La pérennisation de l'humanité, nécessite une vision et une gestion commune et à long terme des ressources de la planète pour le bien commun, c'est là l'objectivation forte du communisme.

Pourquoi pour le bien commun et pas pour quelques-uns seulement ? En fait ce qui est écrit plus haut sur l'action des hommes sur la nature et sa globalisation, fait que les uns et les autres deviennent interdépendants et qu'on ne sauvera pas une partie de l'humanité en en sacrifiant une autre. Par ailleurs, le développement des sciences et des techniques, le niveau de développement des forces productives fait qu'une société basée sur la satisfaction des besoins et plus sur le profit, économe en ressources naturelles et soucieuse du bien être commun est possible. De plus et contrairement à la logique du profit qui n'admet aucune autre limite que la mort, la logique des besoins connaît les limites de la satisfaction de ceux-ci. On ne consomme pas plus que ce dont on a besoin.

Le travail comme premier besoin social

Si le travail, ou disons l'activité productive, ne sert plus qu'à répondre aux besoins, la division sociale du travail tombe d'elle-même²⁴. Le rapport social se

²⁴ Mais pas la division technique

créé alors dans la relation, besoin-satisfaction. Comme le besoin est exprimé par une personne ou un groupe social et que sa satisfaction est réalisée par une personne ou un groupe, la relation sociale est créée.

Communisme fiction

Une telle société aux forces productives très hautement développées et orientée uniquement vers la satisfaction des besoins nécessite un investissement massif dans le travail scientifique, ne serait-ce qu'en vue de la gestion rationnelle des ressources naturelles (énergétiques certes, mais aussi minérales, biologiques ou autres) et du travail social au sens du travail nécessaire au bon fonctionnement de la société, ce qui *in fine* représente en fait beaucoup de travail²⁵. Ce dernier devenant la règle avec tout le travail dit de service, assurant le fonctionnement de la société, l'essentiel des objets nécessaires étant produits quasi automatiquement. Dans une telle société, le temps de travail contraint sera réduit à sa plus simple expression, quelques heures tout au plus par semaine par exemple. Mais alors, cela signifie que le travail non contraint devient la règle, création artistique ou scientifique, ou artisanat de plaisir, services.

En attendant, au niveau où nous en sommes, on peut déjà envisager des modifications structurelles allant dans ce sens. Si le travail de création, scientifique ou artistique, est appelé à devenir dominant, la démocratie passe par une éducation permettant la compréhension et donc la possibilité d'intervention sur les choix scientifiques et autres structurant pour la société²⁶. Cette éducation, formation, doit pouvoir se poursuivre tout au long de la vie, le temps libéré le permettant. C'est un gage de démocratie autrement plus prégnant qu'une simple élection. Ainsi les étudiants dès le baccalauréat ou équivalent en poche pourraient participer à la vie économique, le cycle et les horaires d'études étant conçus pour, la différence entre étudiant et travailleur s'estompant jusqu'à disparaître. On voit là apparaître de nouveaux besoins qui n'ont plus rien à voir avec ceux qu'on nous concocte. L'avancée des sciences, techniques, arts si elle répond à des besoins, en crée aussi de nouveaux. La libération du temps de chacun aussi pour le sport par exemple,

²⁵ Qu'on pense simplement au fonctionnement et l'entretien des transports en commun, production d'électricité...

²⁶ Qu'on pense un peu ici à tous les pseudo débats marqués de discours obscurantistes d'un côté, scientifiques de l'autre, sur le nucléaire, les OGM, le climat...

les loisirs, l'art, des frontières là aussi devant aller en s'estompant.

Un programme, pour le Communisme, la Liberté et la France

Pour le Communisme

Par exemple un programme de baisse du temps de travail contraint d'une heure hebdomadaire par an sur dix ans à production égale et consommation d'énergie non-renouvelable en baisse irait dans ce sens et serait mobilisateur, tant pour les travailleurs que pour la modernisation de l'outil de production et l'écosystème. Une telle situation marquerait une rupture nette avec la logique du capital. Une telle baisse du temps de travail contraint ouvrirait la porte à une relance du travail social et à la démocratie citoyenne, à la liberté, à l'expression de besoins qualitativement nouveaux comme évoqué ci-dessus. Ce serait l'enclenchement d'un processus révolutionnaire de dépassement du capitalisme par négation de son fonctionnement. En effet, produire automatiquement les produits de consommation courante, c'est leur ôter quasiment toute valeur d'échange puisque seul le travail vivant (hors la nature qui produit de la valeur d'usage) produit de la valeur. Dès lors la loi marchande ne s'applique plus à ces produits, ou très peu. Et on touche là à ce qui fonde le cycle de production/reproduction du capital.

De plus, un tel programme de baisse drastique du temps de travail pose, en lui-même, le problème de la propriété des moyens de production et d'échange. D'abord à cause de ce qui est dit ci-dessus par rapport à la loi marchande, ensuite parce que à terme l'essentiel du travail (désaliéné et donc social) ne serait plus du tout fourni dans la sphère marchande, ni donc dans un rapport de *marché de la force de travail*.

Pour la Liberté

Le concept de liberté est une construction humaine. La liberté n'existe pas *ex nihilo* son contenu dépend du temps et du lieu, des rapports des hommes à la nature, c'est-à-dire du niveau de leurs forces productives matérielles, des rapports des hommes entre eux, des rapports de production. Le terme "liberté" sous la plume de Saint Thomas d'Aquin, de Descartes de Robespierre, ou de la présidente du medef, n'a pas la même signification, pas plus que le concept de droits de l'homme, lesquels en système capitaliste consistent pour l'essentiel en le droit d'exploiter son prochain. C'est le droit dit « de la libre entreprise » autrement dit la *concurrence libre et non faussée*²⁷ ; ce qu'a rejeté le peuple français le 29 mai 2005. Il appartient au Parti Communiste de tracer

²⁷ Ou encore le renard libre dans le poulailler libre.

les grandes lignes de ce que pourrait être une liberté renouvelée, intégrant tout ce que les luttes de classe et de libération ont apporté à ce concept et rejetant toutes les perversions qu'en on fait les idéologies jusqu'ici dominantes. Il s'agit d'une bataille idéologique de très haut niveau qui ne peut se mener que dans un débat et une construction continue au sein du peuple français lui-même, en liaison avec d'autres. La libération du temps de travail proposée ci-dessus donnant le temps de cet acte de construction citoyenne. On ne peut parler de liberté sans parler des conditions de vie des individus. Il n'y a pas de réelle liberté sans logement, sans place dans la société, sans droit de parole et d'action, sans culture. Aborder le problème de la Liberté c'est nécessairement aborder celui du savoir, de la culture. Être libre c'est choisir, choisir c'est aussi renoncer. Pour choisir il faut donc connaître. Il s'agit là d'un enjeu fondamental de la citoyenneté. Une conception renouvelée du système scolaire et de l'Université doit s'inspirer de cette conception citoyenne. Avant même de former des producteurs, le rôle de l'école est de former des citoyens, au sens plein du terme. On est loin là de « l'employabilité » chère à Darcos. La liberté à créer est celle qui articule, individu, citoyen et société. Une société n'est pas une juxtaposition d'individus ni d'individualités (encore moins de clients ou de consommateurs) comme tend à le générer le capitalisme. En fait le capitalisme tend à nier la société humaine comprise comme ensemble des liens individuels et sociaux, le seul lien restant *in fine* étant un lien marchand, le fameux « contrat individuel » auquel on nous permettra de préférer le « contrat social ». Le citoyen doit être l'élément de base de la société, il est l'individu producteur de rapports sociaux non aliénés, avec ses pairs pris individuellement, et avec l'ensemble du corps social, comme producteur d'institutionnalité.

Dans un premier temps, une nécessité absolue est de réformer les institutions pour donner aux citoyens le pouvoir législatif et exécutif que le régime présidentiel actuel leur a ôté. Redonner ce pouvoir signifie bien évidemment aussi le pouvoir économique, c'est-à-dire donner au peuple les moyens de son indépendance économique en lui donnant ou redonnant la propriété des moyens de production – les forces productives - stratégiques, nécessaires à l'exercice du pouvoir.

Sur l'organisation même de la démocratie, au-delà de la farce qui consiste à faire passer nos mascarades électorales pour le *nec plus ultra* de la démocratie, laissons parler Montesquieu :

« *Le peuple qui a la souveraine puissance doit faire par lui-même tout ce qu'il peut bien faire...* »²⁸

Pour la France

Décriée par certains, considérée comme dépassée, négligée par d'autres, la nation française reste le lieu par excellence de l'articulation du local à l'universel, elle est encore pour longtemps la matrice de notre démocratie, de notre culture, l'espace privilégié des luttes. La nation française a une longue histoire, mais surtout une histoire très riche des luttes du peuple pour l'émancipation du travail. C'est en 1358, lors de la grande Jacquerie, réprimée dans un fleuve de sang, que pour la première fois le monde du travail, la paysannerie, et la classe montante de l'époque, la bourgeoisie, remettent en cause le pouvoir royal, chacune de leur côté²⁹. Les Jacques, les paysans réclament leur dû, le fruit de leur travail. Les bourgeois, avec Etienne Marcel contestent le pouvoir royal. C'est à travers une longue gestation de plus de 400 ans, marquée d'avancées et de reculs, de luttes populaires, de conceptualisation philosophique, de développement économique que se forge l'identité de la nation française et du peuple de France, sa tradition révolutionnaire. C'est l'ambiguïté de la Révolution Française qui donnera son originalité au peuple français. La bourgeoisie en tant que classe, incapable de faire la révolution seule comme en Angleterre, à travers un compromis avec une aristocratie et un pouvoir royal arc-boutés sur leurs privilèges, jettera les masses populaires dans la tourmente, leur faisant effectuer la rupture révolutionnaire, donnant en même temps, à son corps défendant, légitimité aux revendications populaires. C'est dans cette matrice, dans la fureur, le sang et le feu que se forge la tradition révolutionnaire française. Par la suite, pour établir son pouvoir de façon stable, la bourgeoisie a écrasé la tentative révolutionnaire prématurée de la Commune, espérant casser pour longtemps toute perspective de « république sociale ».

Nous sommes les héritiers des Jacques, des sans culottes, des communards qui montaient « à l'assaut du ciel », de Guy Moquet et de Fabien, de Isaac Manouchian, de Maurice Audin et de Yveton.

La France est une grande nation, par son histoire et par sa culture, sa voix pèse lourd sur la scène internationale. Le non de la France à la guerre en Irak a résonné à travers la planète, le non du peuple français au projet de constitution européenne n'a pas encore fini d'interpeller les peuples, et pas seulement en Europe. *La France n'est pas soluble dans l'Europe.*

²⁸ Montesquieu, l'Esprit des lois, livre 2, section 2.

²⁹ On peut –histoire fiction- se demander ce qui se serait advenu si ces deux forces s'étaient alliées.

En même temps, l'espace économique et géopolitique France ne peut être autosuffisant. Il n'est pas question de se retrancher derrière les murs d'une forteresse. La France, le peuple de France ont beaucoup à recevoir et à donner au monde, aux autres peuples. Notre rôle de communistes est précisément de montrer comment doit s'organiser la place de la France dans le monde, ce qui ressortit à des accords avec des pays d'Europe, avec une organisation des rapports de pays européens, ce qui ressortit à des accords internationaux, en tant que nation libre et indépendante³⁰. En tant que peuple, quelles doivent être les solidarités à développer, avec les peuples et avec les classes opprimées, les mouvements de libération ? Le peuple de France est le fruit d'un mélange de populations, par invasions autrefois, par immigration aujourd'hui. Notre langue en témoigne qui est peut-être celle dans le monde qui a emprunté le plus aux autres langues, c'est aussi notre richesse qui n'est pas multiculturalité mais qui est fusion, amalgame, synthétisation d'apports de différentes cultures pour n'en former plus qu'une en constant renouvellement tout en étant adossée à un fond de sédiments culturels historiques.

Ivan Lavallée Dakar 30 octobre 2010

³⁰ Ce qui suppose aussi de redonner tout son rôle et son autonomie à la Banque de France.